

CHAPITRE V.

Amour !

Beaucoup d'historiens ont discuté longuement au sujet de Jeanne Van der Gheenst, qui allait devenir la mère et l'aïeule de tant de princes et de princesses.

Quelques-uns prétendent que c'était une fille du peuple, mais les recherches d'un consciencieux travailleur, qui ont mis à jour des documents originaux, prouvent qu'elle était noble, mais que, lorsqu'elle fit la connaissance de l'empereur Charles-Quint, en 1521, sa famille ne se trouvait pas dans une situation brillante.

Jeanne Van der Gheenst, qui allait prendre rang dans nos chroniques comme mère de Marguerite de Parme, était la fille de Jean Van der Gheenst et de Marie Van Koeven de Coquamba, tous deux de bonne noblesse flamande. Les parents, suivant les écrits du temps, seraient tous deux morts de la peste. Cette maladie infectieuse, qui a heureusement disparu de nos jours, faisait encore de nombreuses victimes vers cette époque. La fillette, âgée de cinq ans environ, fut recueillie par une noble famille, et notamment par Antoine de Lalaing, comte d'Hoogstraeten, un ami du père de l'orpheline, et par son épouse, la noble Elisabeth de Culembourg, qui élevèrent leur enfant adoptive comme si c'eût été leur propre fille.

Jeannette fut élevée au château de Pamele. Elle s'y développa en une jeune fille d'une beauté merveilleuse, douée de tous les dons de l'esprit et du cœur. La comtesse qui s'attacha, de plus en plus à la belle, bonne et intelligente enfant, espérait ne devoir jamais s'en séparer. Mais quand Jeanne eut atteint l'âge de seize ans, on s'aperçut qu'elle restait parfois plongée des heures dans de tristes rêveries. Est-ce qu'un mal secret rongait cette enfant, comme un ver hideux fait d'une rose ? Elisabeth de Culembourg s'efforça, par un redoublement de soins et d'attentions toutes maternelles

de distraire sa fille adoptive. Mais ce fut en vain. Certain jour, Jeanne Van der Gheenst déclara qu'elle voulait quitter le château comtal. Elle avait une sœur cadette, Agnès, et deux frères qui gagnaient leur pain quotidien en travaillant à Nieuwerkerke à la fabrication de tapis, et elle voulait les rejoindre. Elle était l'aînée ; elle voulait s'occuper de leur ménage ; elle souffrait du luxe et des facilités de la vie qui l'entouraient parce qu'elle savait qu'elle pouvait être utile à ses frères et à sa jeune sœur.

La comtesse avait vu partir sa fille adoptive à regret ; elle avait dû admettre ses raisons et avait admiré sincèrement la bonté de cœur de la jeune fille. Et c'est ainsi que Jeannette habitait une modeste maison bourgeoise, elle qui avait été élevée en un château.

La femme qui lui avait servi de nourrice l'avait suppliée de pouvoir la suivre. La jeune fille avait acquiescé de grand cœur à cette demande, d'autant plus que c'était cette femme qui avait servi de garde à ses parents durant leur terrible maladie ; la vieille Barbara habitait donc avec Jeanne et c'était elle qui, enveloppée dans sa faille noire, l'avait accompagnée au concours de tir.

La maison qu'habitaient les enfants Van der Gheenst était située près de la Grand' place, à proximité de l'église Ste Walburge. Encore maintenant les habitants d'Audenaerde pourraient vous la désigner. L'habitation ne montrait même plus les vertiges de l'ancienne splendeur ; au salon on voyait encore deux écussons pendus à la muraille. Le premier était celui du père, le blason des van der Gheenst ; à savoir : trois pals de sable sur champ d'or. L'autre était celui de la famille van Koeyen de Coquamba, et portait la croix de Saint Marc à bords ventelés, sur champ de gueules.

Jeanne avait jusque là passé des jours heureux dans cette maison : elle s'était chargée de l'éducation de sa petite sœur Agnès, de quatre ans plus jeune qu'elle, mais, si la petite possédait aussi bon cœur que sa sœur, elle ne pouvait prétendre ni à la rayonnante beauté de Jeanne, ni à sa brillante intelligence. Jeanne était le rayon de soleil qui animait la maison : sa bonté et sa joyeuse humeur réchauffaient et égayaient plus que le feu de lâtre, quand il flambait joyeusement sous la haute cheminée.

Du matin au soir, ses chansons résonnaient dans la demeure, et c'étaient les accents joyeux de cette voix si chère qui prévenaient les frères qu'ils avaient à reprendre la tâche quotidienne. Pourtant, depuis quatre jours, — c'est à dire depuis la séance de tir — le caractère de Jeanne semble avoir subi une complète

transformation. Ce n'était plus l'abeille diligente qui volait par la maison : ce n'était plus l'oiselet aux douces et gaies chansons.

Où étaient les mains actives et expertes qui faisait fondre la besogne du ménage, au grand chagrin et au dépit de la vieille Barbara, qui, elle aussi, aimait à se rendre utile et qui s'indignait parfois « qu'une demoiselle, élevée par un comte de Lalaing et une comtesse de Culembourg faisait la besogne d'une servante ». Mais jamais ces observations n'avaient produit l'effet désiré, et la jeune fille avait continué, en riant, à la besogne du ménage.

Mais où étaient maintenant l'activité et la bonne humeur de la belle enfant ? Où était le sourire de ces gracieuses lèvres ? Où le clair regard de ces beaux yeux ? Où ce babil charmant et ces joyeuses chansons ? Hélas ! tous s'était envolé !

Jeanne s'occupait encore des travaux du ménage, mais c'était à contre-cœur et sans le moindre empressement. Barbara aurait dû être contente : elle avait de quoi s'occuper maintenant. Pourtant il n'en était point ainsi ! au contraire Barbara s'inquiétait, car elle s'apercevait bien que sa jeune maîtresse manquait quelque chose. Souvent, en effet, Jeanne interrompait les travaux du ménage et rêvait longuement. Les regards étaient alors fixés sur le ciel bleu ou sur les flammes de lâtre. Cela durait jusqu'à ce que Barbara dise :

— Tu rêves de nouveau, Jeannette !

Quelle était la cause de celà ? Barbara se l'était déjà demandé cent fois en ces quatre jours. Elle savait bien que messire Jean Duvivier n'avait pas réussi à gagner le prix au grand concours de tir annuel. Mais ce ne pouvait être là la cause des soucis de la jeune fille. Elle connaissait trop bien Jeanne et savait que là ne pouvait être la véritable raison. Le jeune homme lui était indifférent. Elle savait cela, car bien souvent Messire Jean, quand il se promenait devant la maison, avait servi de point de mire aux railleries, d'ailleurs légères et innocentes, de la fillette.

Une fois pourtant — la veille — Barbara avait osé demander à Jeanne si elle languissait pour Messire Jean Duvivier. Ce nom avait semblé tout au contraire mettre la jeune fille en méchante humeur, car elle avait donné à la vieille servante la réponse la plus brusque que Barbara avait jamais reçue d'elle ; la vieille femme en avait été si frappée

qu'elle était allée à la cour, soi-disant pour puiser de l'eau, mais en réalité pour essuyer en cachette deux larmes qui lui humectaient les yeux.

Et la jeune fille, d'ordinaire si délicate et si pleine d'attentions, n'avait même pas remarqué la peine qu'elle venait de faire à sa nourrice et s'était replongée immédiatement en ses méditations. Il était impossible à la bonne femme de deviner ce qui se passait dans le cœur de sa maîtresse. Elle ne pouvait s'imaginer à quoi celle-ci songeait en regardant les scintillantes étoiles des chaudes nuits d'été. Elle ne comprenait pas ce qui chassait le sommeil de la couche de Jeanne ni pourquoi celle-ci se promenait dès l'aube au jardin, attentive au bruit des feuilles, comme si celles-ci lui racontaient de mystérieuses choses.

Bonne Barbara, ta maîtresse souffre du mal d'amour. Tu ne comprends pas, n'est-il pas vrai ? que c'est l'amour qui menace de lui faire perdre son teint de pêche, sa joie, son appétit, sa santé ?

Non, assurément, tu ne le comprends pas. Tu n'en restes pas moins digne d'estime, bonne nourrice ! Tu nous diras que, toi aussi, tu as aimé. Que tu adorais ton mari et que tu l'as rendu heureux, que tu aurais tout sacrifié pour lui, même la vie ; que cela était bien de *l'amour* ! Assurément, tu es une bonne femme et je voudrais qu'il y ait mille de tes pareilles au monde. Et pourtant tu ne saurais comprendre ta Jeannette !

Tu pourrais secouer mille et des fois ta vieille tête, d'un air de doute, que tu n'y comprendrais rien. Je te le répète, tu n'es pas moins digne d'estime, tu n'en vaux pas plus non plus Barbara ! Tu ne parles pas le latin, c'est la même chose, vois-tu. Si tu comprenais cette langue, tu n'en vaudrais ni plus ni moins. Il en est de même pour l'amour de Jeanneton. En effet, dis-toi bien que le cœur de Jeanne parle une autre langue que le tien, oh ! une tout autre langue ! Un langage qui te serait encore plus incompréhensible que le latin ou le grec.

— Et c'est pour cela que celle que tu as nourrie de ton lait regarde les étoiles en rêvant, c'est pour cela qu'elle écoute le susurrement du feuillage, car tout cela parle, Barbara, un langage que Jeanne comprend depuis qu'elle s'est senti naître à l'amour.

Et si tu devais savoir qu'elle rêve de cet arquebusier inconnu, dont elle ne connaît ni le nom ni l'origine, tu joindrais les mains et tu t'é-

crierais : « Est-ce Dieu possible que l'on oublie le boire et le manger pour un inconnu, que l'on n'a vu qu'une seule fois ! »

— Qu'y ferais-tu, bonne Barbara ?

C'est la faute à ce langage étrange que parlent les étoiles, les feuillages frissonnants et le cœur de Jeannette, mais qui t'est inconnu. Voilà pourquoi ta brave fillette, qui pourtant fut élevée par un comte et une comtesse, comme tu te plais à répéter fièrement, ne se demande pas même si le jeune homme est noble ou vilain, riche ou pauvre, un fils aîné qui hérite de tous les titres et de tous les biens, ou un cadet qui n'a que son épée, ni si Pierre, Paul ou Jean en disent du bien ou du mal.

Jeannette l'aime et nulle force au monde ne pourrait y changer quelque chose. Tu trouves cela malheureux, n'est-il pas vrai, Barbara ? Oui, mais il n'y a rien à faire à cela. C'est ce langage inconnu qui est le coupable, ce langage que Jeannette comprend bien, elle !

Mais tu sauras maintenant pourquoi ce trouvère que tu as vu une fois, quand tu étais encore bien jeune, chantait un poème dont le refrain disait « qu'amour c'est douleur bien amère, qu'aimer, c'est souffrir ! » Car Barbara, les trouvères sont experts, eux aussi, dans ce langage que parlent les étoiles, les feuilles et que le cœur de Jeannette comprend, mais où tu ne verras jamais clair.

Il était jeudi après-midi et depuis dimanche Jeanne n'avait plus rien appris du jeune étranger. En ce moment, elle est assise au salon. Un rayon de soleil tombe par les petites vitres enchassées de plomb des croisées, et projette sur le plancher une mosaïque de teintes claires. Sur le manteau de la cheminée se trouve une grande croix d'ébène où se tord un Christ d'ivoire.

L'âtre est large et profond et tapissé de petits carreaux de faïence ; comme nous sommes en été les chenêts polis reposent contre la muraille. De chaque côté de la cheminée se trouvent des armoires aux vitres luisantes où sont exposés de beaux hanaps et des coupes de cristal. La demoiselle tient une tapisserie en ses belles mains blanches, mais celles-ci sont oisives et la travail n'avance guère. A ce moment Jeannette regarde la place, en rêvant, et elle ne touche pas à l'aiguille et aux écheveaux de laines multicolores qui reposent sur ses genoux. Elle est émue, étrangement. C'est comme si elle attend quelqu'un.

Elle peut voir, de sa fenêtre, toute la place, mais parmi tous ceux qui s'y trouvent elle ne remarque pas celui qu'elle attend. De nouveau elle incline la tête sur la poitrine, lorsqu'elle entend le pavé tinter sous les pas d'un cheval.

Etonnée, elle lève la tête.... C'est un tout jeune garçonnet, sans doute le page d'un gentilhomme, à voir son costume. Il arrête son cheval et inspecte toutes les maisons de la Grand' place ; il a l'air de chercher quelque chose.

Jeanne suit tous ses mouvements, moins par curiosité que pour se distraire un peu. Le page ne semble pas trouver ce qu'il cherche car il s'adresse à un passant. Celui-ci étend la main et indique ici — le cœur de Jeanne se met à battre précipitamment — la maison des van der Gheenst.

Dieu ! ce page serait-il envoyé par lui ! Le jeune homme éperonne sa monture et s'approche de la porte. Rapidement, il saute à terre, et attache la bride à l'anneau de fer, scellé, à cet effet, à la façade de toute habitation. Puis il détache quelque chose de la selle.

Immédiatement après, elle entend retentir le heurtoir de fer. La vieille servante s'approchait déjà, mais Jeanne, se levant précipitamment, lui cria qu'elle ouvrirait elle-même.

Barbara rebroussa chemin, disant qu'ouvrir l'huis à des visiteurs étrangers était une besogne qui ne convenait pas à une jeune demoiselle élevée par les Lalaing et les Culembourg.

Jeanne ouvrit la porte et l'élégant petit page se trouva devant [elle. Poliment il ôta sa toque de velours et, après avoir fait une profonde révérence, il dit :

— Ai-je l'honneur de parler à la noble demoiselle Jeanne van der Gheenst ?

— Entrez, jeune homme, répondit la jeune fille dont le sein palpitait d'émoi.

Le page enleva l'enveloppe du paquet qu'il avait ôté de sa selle et offrit à la demoiselle un magnifique bouquet de roses odorantes.

Il lui remit également un billet scellé du sceau de l'État.

— Est-ce pour moi ?

— Oui, noble demoiselle.

— Qui vous envoie ?

— Mon maître.



— Et qui est votre maître ?

— Il porte un ruban de couleur rose au pommeau de son épée, demoiselle, répondit le page, à qui l'on avait fait la leçon, sans doute, car il ne dit rien de plus.

Jeanne rompit le cachet et lut :

« Celui dont le cœur brûle du feu d'amour, vous attend en ce moment, torturé par la crainte et par l'espoir, dans l'allée de hêtres qui se trouve près de « l'Arbalète couronnée » où, à jamais, il donna son cœur à la belle et noble Jeanne. »

« Charles. »

Le papier tremblait dans les mains de la jeune fille. Voilà donc ce qu'elle avait attendu si impatiemment ! Que ferait-elle ? Assurément, si elle

LES FACÉTIES DE CHARLES-QUINT.

n'avait écouté que la voix du cœur, aurait couru à lui, mais la vierge s'effrayait d'aller trouver seule cet inconnu dans un endroit écarté, hors de la ville. Elle aurait bien voulu le faire, mais elle était intimidée.

— Mon maître, reprit alors le page, qui attendait toujours, demande respectueusement une réponse.

Le sentiment l'emporta sur toutes les autres considérations.

— Allez dire à votre maître que son vœu sera exaucé, répliqua-t-elle, tandis qu'une vive rougeur teintait son front virginal.

Le page s'inclina de nouveau. Un instant après, il avait détaché son cheval, avait sauté en selle et galoppait dans la direction de « l'Arbalète couronnée » pour informer son maître du succès. C'est le cœur plein de remords que Jeanne, après s'être attifée un peu, quitta la maison où elle avait vécu trois ans dans le bonheur et dans la paix du cœur.

Ce temps là ne reviendrait plus. Comme si les passants avaient pu deviner le but de sa course, elle se glissait le long des maisons, par les rues les plus désertes. Une voix intérieure lui murmurait « Retourne ! Retourne ! » mais elle ne faisait qu'accélérer sa course. Bientôt elle fut hors de la ville. Elle entrevoyait déjà la ligne sombre de la majestueuse allée des hêtres ombreux. C'est là qu'il l'attendait ! A mesure qu'elle s'en rapprochait elle ralentissait le pas. Elle regrettait de se trouver là.

Tout à coup, une crainte vague et indéterminée s'empara d'elle ; elle se sentit poussée à retourner vers la maison. Là, au milieu de ses frères et de sa soeur, elle redeviendrait bien vite la joyeuse enfant de jadis ; elle oublierait. Et, en effet, elle voulait retourner, elle ne ferait pas un pas de plus, mais à cet instant elle vit se dresser devant elle l'élégant étranger qui, ôtant son chapeau à plume blanche, la salua avec aisance et s'approcha en souriant.

Oh ! combien elle était émue ! Comme son sein palpitait, comme ses mains tremblaient ! Elle aurait voulu se trouver loin, bien loin de là en ce moment. Et pourtant elle se sentait heureuse de revoir le jeune homme.

— Ma chère Jeanne, dit-il — permettez-moi de vous nommer ainsi — je vous remercie du fonds du cœur d'avoir accédé à mon désir. Ces quatre jours que j'ai dû passer loin de vous, où je vous ai pas même vue, ont été les plus sombres moments de ma vie.

Et tandis qu'elle avait posé légèrement sa petite main blanche sur le bras qu'il lui avait présenté, et qu'ils se promenaient dans l'allée, à

l'ombre des vieux arbres, il lui murmurait à l'oreille combien il l'aimait qu'il pensait à elle à toute heure de jour ; que la nuit, il rêvait d'elle en voyant scintiller les étoiles ; que désormais elle serait tout pour lui, tout.

A peine sensible, le souffle du zéphir agitait les puissantes frondaisons de la grande allée et mêlait son murmure mystérieux aux paroles d'amour du jeune homme.

Celui-ci montra à Jeannette le tronc d'un hêtre dans laquelle il avait dessiné, à l'aide de son couteau, deux noms : *Charles-Jeanne*, entourés d'une ligne figurant un cœur.

Côte à côte ils se promenèrent dans l'allée jusqu'à ce que l'ombre se fit sous la voûte séculaire et s'étendit comme une voile sur les champs. Alors le jeune homme reconduisit son aimée jusqu'aux portes de la ville. Arrivés là, il lui demanda de pouvoir déposer un baiser sur son front virginal, baiser qui serait le sceau de leur amour. Et avant d'avoir pu recevoir une réponse il avait baisé ce doux front.

Jeannette l'enamourée, rentra chez elle tout heureuse, car désormais, il le lui avait promis, ses visites seraient régulières et fréquentes.

Le jeune homme, lui aussi, était joyeux en galoppant vers Bruxelles. Si on lui avait promis la couronne de vingt royaumes, il aurait préféré un seul baiser de sa Jeannette adorée.

Ce soir là, un oiseau chantait au cœur de Jeannette. La nuit, les étoiles scintillaient si amicalement ! Elle semblaient des yeux clignant malicieusement. Le matin d'après les confidences des feuilles et des fleurs furent douces, sans doute, car la voix perlée de la jeune fille fit de nouveau retentir les échos endormis de la maison, au grand ébahissement et à la plus grande joie de la vieille Barbara, qui voyait de nouveau les doux yeux de Jeannette étinceler de joie.

L'amour ne faisait donc pas seulement souffrir ? L'amour ne faisait donc pas toujours désirer le repos éternel de la bonté, la paix et l'oubli ? L'amour était donc aussi la plus grande félicité que l'homme puisse ressentir ; l'amour était le bonheur et faisait chérir la douce vie.

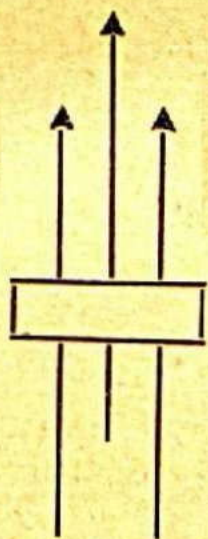
L'amour ne faisait donc pas seulement sourdre les pleurs aux beaux yeux et soupirer les belles filles, mais il faisait aussi s'essorer vers le ciel bleu les chants de bonheur !

Amour, amour, qu'es-tu donc ?

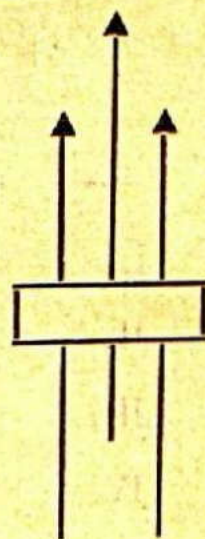
Les Facéties de Charles-Quint



LES FACÉTIES



de



CHARLES=QUINT



Imprimerie Nationale
Rue St-Willebrord, 57
Anvers

